

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Les héros ressemblent toujours par un point aux voleurs de nuit : ils vont droit aux coffres-forts.

VOLTAIRE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

LE RENONCEMENT

Le geai paré des plumes du paon peut singulièrement s'élargir dans son application ; ce ne sont pas seulement l'art et la littérature qui ont leurs plagiaires : toute la vie sociale n'est qu'un vaste et monstrueux plagiat. Les uns sèment, les autres récoltent ; les uns produisent, les autres consomment : c'est ce qui s'appelle la division du travail.

L'armée nous tue, la police nous assomme, la magistrature nous emprisonne et nous décapite ; le patronat nous vole et nous nous assomme en détail ; pendant ce temps-là, le clergé papetard nous invite à tendre le cou et les poches et prie dévotement pour le salut de notre âme. Quant aux Chambres, d'accord avec les ministres et les souverains ou présidents de république, elles grassoient, affairées, les gonds du portail de la vaste maison ; elles huilaient, empressées, le couperet du gigantesque échafaud, de manière à le tenir toujours neuf et flamboyant, ne dédaignant même pas d'y ajouter, en guise de tripoli, un faux air de douceur et d'indulgence.

Mais il serait osé d'affirmer que les abeilles cesseraient de distiller leur miel, si l'homme n'arrivait à point pour les en frustrer ; et que les bestiaux, découragés, renonceraient à croître et à multiplier, du jour où ils n'éprouveraient plus les transeuses des couteaux de boucher suspendus au-dessus de leurs têtes.

Que les bras refusent leur service, que les cerveaux se mulinent, et je vois les bouches dévoreuses et les ventres digéreurs en bien mauvaise posture.

Excellents gardiens de la paix publique, porte-sabre à la livrée sanglante, capitalistes rapaces, gens de toge et de robe, messieurs du législatif et de l'exécutif, nous ne pouvons plus nous entendre, faites bande à part. Mettez en commun vos « circulez », vos effets de bâtons blancs, vos « par file à droite, droite », vos rondelles de métal à effigie, vos sentences, vos prières, vos lois et vos décrets. Et voyez si, par un artifice quelconque d'alambic, il peut résulter de cette mixture, bien et dûment agitée au préalable, le moindre grain de blé, le plus petit morceau de pain ou de viande, le plus léger pan d'étoffe, le toit le plus primitif, la plus simple machine.

Sans vous, par contre, éternels empêcheurs de danser en rond, les greniers s'empliraient et ne s'empliraient que mieux, nos tables ne seraient que plus abondamment garnies, nous nous habillerions avec plus de luxe et de commodité, nous habiterions de plus spacieuses et plus belles demeures, nous saurions extraire de doux loisirs des rouages d'acier qui n'ont jusqu'à présent sué pour nous que l'implacable damnation d'un labeur sans espoir. Et, par-dessus le marché, nous enchanterions l'heure qui passe avec la musique diverse d'un art fier et robuste.

Mais, vous, vous êtes l'herbe de feu qui assaille la récolte et l'étoffe, les rats voleurs qui mettent au pillage les garde-manger, les pirates qui se ruent sur les cargaisons laborieusement amassées et les conquièrent en éventrant à la fois, de leurs dagues, les sacs rebondis et l'ouvrier dont l'effort a fait ces richesses.

Mais nous, stupides comme on ne peut pas l'être, nous nous faisons vos pourvoyeurs empressés ; nous nous privons de ce qui est utile à la vie et de ce qui peut l'embellir, afin que vous, nos ennemis mortels, vous l'ayez à gogo.

Bien mieux, quand nous vous avons gavés, habillés, mouchés, torchés, amusés, dorlotés ; nous poussons le zèle plus loin, et, de nos propres mains, nous forçons nos fers, nous fabriquons les instruments de nos tortures et de nos géhennes ; et vous, les bourreaux, vous n'avez que la peine de commander — c'est la seule chose d'ailleurs que vous sachiez faire — et, depuis Isaac, on n'a jamais rencontré victimes plus dociles que les ouvriers de l'outil, comme de la pensée.

C'est nous qui bâtissons les casernes maudites, qui édifions et aménageons les Nouméas, les Biribis, toutes les prisons et tous les bagnes, les écoles menteuses et les églises abrutisseuses. C'est nous qui faisons toutes les livrées sous lesquelles se courbe notre avilissant servage, celle du garde-chiourme et celle du gendarme, celle du juge et celle du gendarme. Les canons et les Lebel qui doivent nous massacrer aux jours des fibres révoltées, c'est nous qui les avons fabriqués, c'est nous ou nos enfants qui alimenterons la meche ou presserons la dé-

tente. L'inventeur livre sa mélodie à l'Etat, pour qu'il puisse nous assassiner avec plus de perfection : le poète affamé chante la gloire du héros égorgeur, et le journaliste a gages, célèbre quasi sur le même dithyrambique, les poings bienfaisants du policier.

Parmi ces zéros prétentieux et oppresseurs, que nous gonflons, arrondissons et enluminons avec un amour jaloux, les chefs d'Etat, dorés sur toutes les coutures, brillent d'un éclat particulier.

La Morgue se remplit de malheureux que la misère a précipités dans le suicide ; les hôpitaux regorgent de tuberculeux, d'anémiques, de pauvres diables dont les os sont nécrosés ou qui se tordent en proie aux coliques saturnines. Pendant qu'agonisent ces misérables déchets de l'industrie, saturés de miasmes délétères, on apprend, avec un certain plaisir, que le Président de la République — ô égalité, — respire un air beaucoup plus pur et se livre à des occupations infiniment plus agréables : S. M. Loubet chasse, entourée d'une cour nombreuse et séillante, dans ses tirés de Rambouillet. En grignotant notre pain sec, si toutefois même ce maigre régal ne nous fait pas défaut, nous aurons la consolation de nous dire que, du moins, la table présidentielle est, à nos frais, approvisionnée de faisans et autre gibier.

Et vous, rudes travailleurs des champs, qui, à Béziers, êtes obligés de vous mettre en grève afin de réclamer pour une journée pénible de six heures, un salaire dérisoire de trois francs, sachez que, pour une journée, supposée de même étendue, passée à donner des signatures, à débiter des discours, à voyager, à banqueter, notre président gagne, à la minute, 9 francs. Oui, 9 francs, trois fois plus dans une seule minute que vous n'osez en espérer pour une journée entière. Et c'est vous, c'est nous tous, qui lui allouons ce fastueux traitement. Et l'on nous serine qu'il est difficile, qu'il est impossible de réaliser des économies dans le budget.

Ce blanc-bec de roi d'Espagne, dont on nous annonce la visite sous peu, est beaucoup mieux partagé ; il touche huit fois plus : 72 francs pour la soixantième partie de l'heure. Fichtre ! voilà du travail bien payé. Aussi l'ouvrage est-il bien fait : les travailleurs de Madrid ou de Barcelone, dans leurs occasionnelles velléités de grèves, en savent quelque chose.

Mais nos amis, Edouard VII et Victor-Emmanuel II, sont encore mieux appointés, ayant l'un 75 francs, l'autre 108 francs par minute.

Quant à notre allié, Nicolas, le pendeur de toutes les Russies, le pourvoyeur du bague sibérien, il leur donne à tous le pion ; ce pacifique et philanthrope monarque, qui règne sur les cadavres de Kichineff et tant d'autres, s'apprête à guerroyer contre le Japon, et se réserve le droit de bâtonner ses sujets jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, sait changer en or chacune des larmes et des gouttes de sang qu'il fait couler, et chaque pas de la petite aiguille sur le cadran verse dans sa caisse impériale 408 fr. Avec un tel salaire, on peut se payer le luxe de taper ses bons copains, les Français, et aussi, dans les moments perdus, de célébrer en vers et même en musique, les douceurs du renoncement aux biens de ce monde.

Je le crois bien qu'il leur est doux, le renoncement, à Nicolas et *tutti quanti*, mais pas le leur, celui des autres !

Silve.

AU HASARD DU CHEMIN

Pour la Propagande

Un de nos camarades nous soumet l'idée suivante dont la mise en pratique nous semble devoir donner des résultats excellents au point de vue de la propagande et de la diffusion des idées.

Voici le projet : expédier les invendus à tous les instituteurs et institutrices qui, par leur situation, sont appelés à former les cerveaux de demain. Ce serait, en effet, fournir à la diffusion des arguments nouveaux et nous sommes persuadés que ce moyen nous amènerait quantité de sympathies.

On juge mal ce que l'on connaît imparfaitement et cette méthode permettrait d'établir une correspondance entre nous et nos nouveaux amis dont tout le monde profiterait.

Pour faire face aux frais occasionnés par ce service spécial, le camarade propose d'ou-

vrir une souscription et s'inscrit lui-même pour 1 franc.

Si cet exemple est suivi, nous communiquerons de suite en procédant par déparlements, au fur et à mesure des ressources.

L'ogre militaire

L'appétit de l'ogre militaire est insatiable : l'armée et sa sœur, la marine de l'Etat, chiffrent leur menu anthropophagique à 1.264.000.000 de francs. C'est pour rien.

Essayez de convertir ça par la pensée en kilogrammes de pain et de viande, en vêtements confortables, en habitations saines, et vous verrez avec effroi quelle quantité de vies humaines écrasent les mâchoires du monstre.

L'assassin sournois ! Il tue même sans en avoir l'air, simplement en empêchant de vivre, en déviant et en empoisonnant les sources de l'existence.

Et « A bas l'armée ! » est un cri séditionnel, et c'est le troupeau des électeurs, ces moutons d'abattoir, qui l'a ainsi voulu.

Le feu au théâtre

Le feu vient de détruire, à Chicago, le Théâtre Iroquois, un des plus riches et des plus vastes de l'Amérique ; sept cents personnes ont péri dans cet incendie.

De larges portes étaient pratiquées pour tant, autour de l'édifice, un rideau isolant existait entre la scène et la salle, mais par un hasard malheureux, les portes étaient fermées et le rideau ne fonctionna pas.

Ainsi se passeront les choses à l'Opéra-Comique, ainsi se passeront les choses d'ordinaire.

Toutes les précautions sont prises, au moins sur les plans et le cahier des charges, mais c'est tout.

Le danger arrivé, le public ignorant ne sait où sont les moyens de secours dont il peut disposer, et le saurait-il, qu'il ne pourrait s'en servir, inutilisables qu'ils sont.

Les serrures, jamais ouvertes, refusent de fonctionner ; le rideau, jamais manœuvré, hors les jours d'inspection, refuse de descendre ou s'arrête en route.

Interviewés, les lamas de la direction et les ronds-de-cuir de l'administration ont assuré à la population parisienne qu'elle n'avait rien à craindre.

On lui avait fait les mêmes affirmations pour le Métro, les faits sont venus lui démontrer qu'une fois de plus on lui avait menti.

Il suffit de faire un tour dans les salles de spectacles pour constater qu'aucune porte dite de secours n'est ouverte, qu'en cas de sinistre il faudrait trouver le temps de prendre une clef, d'aller à une porte et d'ouvrir, si toutefois la rouille le permettait.

Or, si l'on veut bien considérer que c'est surtout l'asphyxie qui fait tant de victimes par sa soudaineté et que la flamme ne vient qu'après, on comprendra combien ces soit-disant mesures sont inefficaces.

Il faut, en temps ordinaire, 2 à trois minutes pour vider une salle de ses spectateurs, chacun passant au vestiaire, il ne devrait donc jamais se produire d'aussi effroyables catastrophes.

Mais les véritables causes — il faut y insister — sont dans l'obscurité, dans la panique qui s'en suit et surtout dans l'asphyxie.

De l'eau, c'est bien, mais il faudrait avant tout de la lumière et de l'air.

Le feu trouverait la maison vide et son œuvre n'apporterait d'ouvrage qu'aux architectes et aux maçons.

Le socialisme s'épure

Les socialistes de France viennent de s'apercevoir que Millerand n'était pas socialiste.

Il y a donc encore des gens qui savent l'exacte signification de ces mots tabou : « Etre socialiste ». Je croyais que, depuis longtemps, la confusion des langues et des programmes avait fait son œuvre, et que de concile en concile, de ministère en ministère, de parlement en parlement, l'église socialiste avait fini par perdre toute notion de dogme fixe et de catéchisme immuable.

Il n'en est rien : l'estampille socialiste a servi au fusilleur Gallifet, pour resserrer au non moins fusilleur Millerand, pour repasser, toujours neuve, aux mains de Combes, le policier en chef, teintes encore du sang des ouvriers révoltés.

Il est vrai, au fait, que c'est de l'immuabilité, puisque plus ça change, plus c'est la même chose.

Toutefois, c'est Millerand qui n'a pas dû être peu surpris de voir que les siens ne le reconnaissaient pas.

Quels farouches révoltés sont-ils donc soudain devenus !

Ils sont d'avis que le gouvernement prenne l'initiative de proposer aux autres puissances une limitation des armements. Millerand, timide, n'ose les suivre si loin. Voilà le cheveu qui le sépare de ses anciens amis.

Et l'on continue à nous faire des canons de 17.500 kilos !

On est prêt à désarmer : Qui commence ? On exclut Millerand du parti : il faut bien commencer par quelque chose.

Intérim.

AVIS

Nous prévenons nos amis que les réunions amicales de « Les lundis du Libertaire » sont remises à plus tard, à cause du froid et du mauvais aménagement du local.

L'ARMÉE

Vive l'armée ! monsieur ! Elle est la forme vivante de la patrie. Toujours prête aux hécatombes glorieuses, elle se rue à la mort avec une attendrissante furie, dans l'ivresse du néant. L'éclair de l'épée, la voix grondante du canon, les éclats radieux de l'obus, la caresse prenante du boulet, sont pour elle autant de délices.

L'armée est la poésie, la beauté, la bonté en action, elle est aussi la civilisation en marche ; ses cartouchières symbolisent le progrès. L'armée disparue, c'est la nuit sur l'humanité.

La caserne est préférable à l'école, en détruisant elle fait de la vie. Sans l'armée, l'homme croupirait dans la mollesse, périrait dans l'inaction, tomberait en décadence. Des milliers de jeunes gens vigoureux, détachés de leur milieu ordinaire, les grandissimes joies des mouvements militaires, les splendeurs de l'enseignement patriotique, les merveilles de la balonnnette, les chevaux belliqueux et sans quartier sur les masses ennemies, quel spectacle !

L'armée, monsieur, est le palladium flottant des cités. La méconnaissance est le blaspème le plus odieux, la pensée la plus maléfaisante.

La guerre est sacrée, il est des cadavres nécessaires pour que le pays soit glorieux, la bourgeoisie poursuive son œuvre de rénovation sociale et que le peuple puisse travailler pour elle dans une profonde quiétude.

Les villes incendiées, les moissons saccagées, les familles plongées dans l'affliction sont la rançon du progrès. Le sang versé à flots par les guerriers féconde les plaines et les vallées, les épis poussent plus nombreux et plus gros, la terre tressaille d'allégresse sous les pas des troupes héroïques.

Les larmes des victimes sont douces au cœur des défenseurs de la nation. Les corps déchirés ou broyés des soldats au revers des collines, dans les ravins ou les rivières, sont les signes irrécusables de la noblesse, de l'intelligence, de la candeur de l'homme.

Crier : « A bas l'armée ! » est une preuve de folie. Injurier des chefs et des généraux si exquisement argentés ou dorés, aux gestes si impressionnants, au rôle si providentiel, aux actes si convaincants ; rêver la suppression de ces étres d'élite, concevoir une société où la paix serait éternelle, cette idée saugrenue ne pourrait être admise que par d'éhontés utopistes.

Le bruit de l'armée, en sa demeure, est harmonieux, son murmure grise les âmes bien nées, toute sa vie est une gigantesque idylle. Les mouvements où elle se recueille en chantant mélodieusement, où les parfums de tout son être s'exhalent avec tant de charme, où ses travaux revêtent des aspects musicaux, ces monuments ne devraient-ils pas être chantés par les artistes du vers ?

Au contraire, ne lit-on pas, un peu plus chaque jour, de venimeuses diatribes contre la caserne, séjour d'immondices, dépotoir de toutes les fientes, bouillon de culture des microbes du viol, du vol, du crime, du mensonge, etc. ? Comme si la caserne ne renfermait pas 500.000 personnes au parler choisi, aux méditations pleines de civisme, de vertu, d'humanité, aux occupations essentiellement pacifiantes, au cerveau débordant de lyrisme.

Des livres, inspirés par l'absurde déesse de la paix, trempés dans l'encre sentimentale, à des écrivains issus de Bernardin de Saint Pierre ou du mysticisme libertaire, stigmatisent ce qu'on appelle le militarisme, révèlent les plaies hideuses faites à l'humanité par l'armée.

Quel scandale ! Mais l'armée ne représente-t-elle pas les collectivités en garde contre

la barbarie, la haine sans cesse accrue de l'ennemi héréditaire, le grossier Teuton ?

Ne vous protège-t-elle pas contre les insatiables convoitises de l'Anglo-Saxon, de l'Autrichien, de l'Italien, de l'Américain, du Chinois, hardis au pourchas, prompts à la curée ?

Non, l'armée n'est pas un charnier, une immense nécropole, un abattoir : l'armée est l'asile du sage, du penseur, du philosophe ; elle résume toutes les perfections, incarne l'amour, purifie l'humanité en la châtiât.

L'armée est Dieu et tous les bons esprits l'adorent.

Antoine Antignac.

CHANSONS

Voici que les foudres policières s'exercent sur la chanson... C'est naturellement de la chanson montmartroise qu'il s'agit. Elle a une vague allure indépendante qui ennuyait trop fort nos tyrans.

Par ordre de l'autorité, le cabaret des Quat-z-Arts se voit — pour la deuxième fois depuis un mois — infliger quatre jours de fermeture. Un cabaret du quartier latin fut aussi puni et tous les directeurs de boîtes à chansonnières viennent d'être convoqués à la Préfecture pour y être menacés des foudres policières les plus rigoureuses.

Nos chansonnières ont osé chanter nos dirigeants. Ils ne renversaient pas la République, non, ils ne dégommaient pas le ministère, n'insultaient personne, mais ils frodaient un peu, si peu.

On connaît la fronde des chansonnières montmartroises. Ce n'est guère la pierre d'une idée qu'elle lance, mais plutôt la poussière de mots.

Quelques-uns ; célébrons-les, Numa Blès, Jehan Rictus, Marinier, Dominus, Chazell, ont osé rire de Pelletan, de Delcassé, de Lépine. L'exhibition, en grande pompe, d'un singe aux Folies-Bergères, un singe presque humanisé, fournissant si naturellement des comparaisons physiques défavorables à quelques ministres que ceux qui furent comparés estimèrent que leur mentalité ne devrait pas échapper au parallèle... Ils nous la montrent de qualité inférieure à celle de Consul. Ils se sont fâchés et veulent mordre les imprudents qui les ont piqués de la banderille des mots.

Donc il est défendu de rire de nos maîtres. La police veille à ce qu'il ne soit plus chanté que des hymnes au Très-Haut, Très-Serein Pater Loubet, pour célébrer sa vaste intelligence; des odes aux Très Saints Apôtres, nos ministres, pour glorifier les apolloniennes grâces de Pelletan ou Delcassé, et les vertus de la dizaine d'autres. De Lépine on ne devra en parler qu'en latin, son nom est indécent par lui-même.

Je dis que la police veille, elle fait mieux, elle travaille ; et l'on m'assure que dans ses bureaux elle prépare elle-même les chansons qui seront dorénavant chantées dans les cabarets de Montmartre et du Quartier-Latin... Ce seront les sbires mêmes de M. Lépine (révérence parler) qui les chanteront. Quant aux chansonnières on les expulsera comme de simples congréganistes.

Il n'y aura que des Scalas, des musichalls, beuglants de toute envergure qui ne seront pas tracassés. On y chante d'assez ignominieuses choses, de déprimantes grossièretés pour abrutir suffisamment les citoyens.

D'ailleurs maints fonctionnaires y font chanter des insanités — visées par la Censure naturellement — et on peut, parmi les élucubrations pornographiques les moins

finies, en citer qui sont commises par ceux mêmes qui ont charge de les viser.

Les chansonnières vont-ils se laisser faire ? Ou bien la chanson libre va-t-elle retentir pour souffleter les Consuls qui font grimace de tyrannie ?

Les Beaux Messieurs de l'Automobile-Club

Les beaux messieurs de l'Automobile-Club sont les gens les plus chics de Paris. Ils ont donné une fête, le mois dernier, et, aucune salle n'étant assez magnifique pour eux, ils ont loué l'Opéra. On pense si la lumière, les fleurs, les décorations ont été répandues à profusion. Les meilleures artistes ont chanté et le corps de ballet en entier a été réquisitionné.

Mais, non content de faire danser à ces demoiselles leurs plus jolis ballets, on a fait faire un ballet nouveau, spécial pour ces messieurs, avec autos sur la scène. Ce ballet, bien entendu, il a fallu l'apprendre. Il y a eu une douzaine de répétitions, d'où un travail supplémentaire en dehors des études habituelles ; plusieurs fois les jeunes danseuses n'ont pu aller déjeuner... Mais ne fallait-il pas satisfaire à tout prix les beaux messieurs de l'Automobile ?

Eh bien ! sait-on ce que ces gens si chics ont payé aux danseurs et danseuses, cette soirée et la douzaine de répétitions qui l'ont précédée ?

Les coryphées femmes ont reçu, en tout et pour tout (soirée et répétitions) : sept francs trente centimes. Les coryphées hommes ont touché, eux, neuf francs trente.

Les artistes de l'Opéra doivent 192 représentations par an à la direction ; les représentations supplémentaires leur sont payées chacune un cent quatre-vingt douzième de leurs appointements annuels. On a appliqué tout simplement le tarif. Le comité de l'Automobile-Club a trouvé cela fort suffisant... Pensez donc ! une soirée et douze répétitions : sept francs trente !...

Ils sont chics les beaux messieurs du Club. Voilà ce qui s'appelle des gentlemen !...

LA PEUR DU ROUGE

Mais la Carmagnole nous déplaît à nous, et le drapeau rouge nous est odieux.
(Le Figaro.)

Qu'il soit cape ou bien drapeau,
Cocarde sur un chapeau,
Ou mèche au bout des cravaches,
Couleur de flamme et de sang,
Populaire, éblouissant,
Le rouge fait peur aux vaches.

Crête de cocorico
Ou fleur de coquelicot
Eclatant, en claires taches,
Dans l'herbe ou sur le chemin,
Du rire de son carmin,
Le rouge fait peur aux vaches.

Le troupeau des entravés,
Tous les marmousets d'« Aves »
A genoux sous les courbaches,
Les soumis, les aveulés
Ne supportent que les lys :
Le rouge fait peur aux vaches.

Et c'est pourquoi l'on verra,
Quand demain s'empourprera,
La frousse au camp des bravaches,
Et les gens du « Figaro »
Se débattant au grand trot :
Le rouge fait peur aux vaches.

Louis Marsolleau.

BÉTAIL HUMAIN

La nouvelle que le gouvernement chinois s'opposerait au recrutement de la main-d'œuvre pour le Transvaal, nouvelle qui, du reste, a affaibli les mines, fait hausser les épaules aux spécialistes. Quand l'autorisation sera accordée, l'Angleterre saura bien contraindre la Chine à ne pas prendre à son égard une attitude qui n'aurait rien d'amical.

Une grande maison de recrutement a offert à la Chambre des Mines 50.000 travailleurs chinois livrables dans les trois mois à raison de 35 shillings par mois, soit presque à moitié prix des nègres.

(Extrait du Marché de Paris, n° du mardi 1^{er} Décembre 1903.)

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Sur l'anthropologie des sexes et applications sociales.

(Extraits)

L'introduction de l'esprit scientifique en matière sociale constituera donc, à elle seule, une condition de progrès peut-être supérieure à toutes celles qui se produiront ultérieurement...

La science consiste en un classement basé sur la connaissance des choses et de leurs rapports entre elles. Il est impossible que le classement des besoins individuels et des besoins sociaux n'atténue pas et ne fasse pas disparaître même un certain nombre d'entre eux, par le seul fait que leur existence sera démontrée absurde et incompatible avec la satisfaction d'autres besoins plus importants des mêmes individus et des mêmes sociétés.

Les lois naturelles produisent du bonheur ou du malheur suivant que nous savons ou ne savons pas conformer notre conduite à leurs exigences et en même temps à nos besoins.

Une direction, par exemple, dans laquelle des membres d'une société, des individus sains et vigoureux de l'un ou l'autre sexe, aptes à la lutte normale et non paresseux n'arrivent pas à se nourrir et à se vêtir, à se loger, à se reproduire, à élever leurs enfants dans la mesure des ressources sociales, cette direction est certainement mauvaise, dangereuse même pour l'existence de la société si le nombre des individus ainsi atteints est considérable... Il n'y a pas de théorie sociale qui ne soit à rejeter ou à modifier si elle est en contradiction avec des nécessités d'ordre biologique...

L. Manouvrier.

(Extrait de la Revue de l'école d'anthropologie de Paris 13^e année, décembre 1903. — pages 147 et suivantes.)

Enquête sur les tendances actuelles de l'anarchisme (1)

Les questions posées sont : 1^o Qu'entendez-vous par anarchie ? 2^o Quel est votre idéal quant à une société future et quelle doit être, selon vous, la société de demain ? 3^o Quelles sont, selon vous, les modifications successives que subira la société pour y parvenir ? 4^o Quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleurs pour hâter l'avènement de l'état social que vous préconisez ? 5^o Considérez-vous qu'une alliance sur le terrain de la philosophie et sur celui de l'action soit possible entre les différents groupements dont nous avons parlé ci-dessus et, si oui, quelle peut en être la base ? 6^o Considérez-vous qu'une alliance ana-

logue puisse exister entre les diverses fractions du socialisme ? 7^o Si vous vous êtes éloigné de l'anarchisme après y avoir adhéré, quelles sont les raisons qui vous ont fait agir ? 8^o Quelle est, selon vous, la conduite individuelle qui, dans la société actuelle, est la plus conforme à vos théories ? 9^o Quelle est, à votre avis, la situation actuelle de l'anarchisme et à quel avenir vous semble-t-il appelé ?

MIGUEL ALMEREYDA

Le concept anarchiste ne fut, pour moi, que la fixation théorique de ma naturelle indiscipline.

Ennemi des apostolats, je n'accomplis rien par devoir. Je ne fais de la propagande anarchiste que parce que la somme de joie qu'elle me procure est supérieure à la somme d'ennuis qu'elle me crée.

Anarchiste de tempérament, ma révolte n'est point la résultante d'une spéculation de l'esprit : d'instinct ma sensibilité s'émeut au spectacle de tout acte contraire à ma notion de l'équité. Possédant la prudence de l'être accoutumé — par intérêt immédiat — à subir les contraintes et les obligations du milieu, il m'arrive de me soumettre. Mais les désirs de liberté permanents en moi s'en exacercent et mon exaspération en grandit.

Sans système préconçu, sans « idéal » définitif — autre que celui de vivre — je pense néanmoins que le communisme peut seul convenir à une société basée sur la libre entente. Je ne puis, en effet, concevoir une propriété individuelle, répartie en considération de l'effort accompli ou de l'utilité représentée, sans l'appoint d'une autorité pour la sauvegarder. L'inégalité dans la propriété, conséquence de la répartition en raison, non des besoins, mais de la somme d'utilité sociale de chacun, crée inéluctablement des rivalités et des convoitises, d'où nécessité pour les plus possédants de se défendre contre les attaques probables des moins possédants.

Le communisme, qui n'imposerait ni l'égalité de production, ni l'égalité de consommation, me semble devoir, dans l'état actuel de nos connaissances, représenter le mode le plus équitable d'une première tentative de société anarchiste. Je dis d'une première tentative, les idées que nous exprimons n'ayant que la valeur d'idées transitoires appropriées au degré d'évolution des individus.

Si, socialement, la communauté de biens ne réalise pas la liberté intégrale — ce que je suppose illusoire, toute association étant restrictive de libertés — il peut être la forme économique réalisant la plus grande somme de libertés possibles.

Adversaire de l'autorité, logiquement contre l'état, je ne puis être partisan des réformes qui sont la consolidation du régime étatiste. Apporter à un système une quelconque modification c'est lui donner une force nouvelle, susceptible de le perpétuer. Au surplus, les réformes, étant donné la diversité des aspirations des classes composant la société, attentent toujours à l'intérêt ou à la liberté de l'une ou l'autre de ces classes. Car les privilèges de notre époque sont encore des lois. L'action politique, incapable de concilier les intérêts antagonistes des hommes, crée de perpétuels en-dehors, d'éternels mécontents. Or donc, tant que subsisteront les conditions économiques d'antagonisme, un état permanent de révolte s'imposera de la part de ceux qui, moins favorisés que d'autres, penseront avoir les mêmes droits.

Forcé de maintenir intacte l'intégrité de ses prérogatives, l'état usera envers les perturbateurs, de mesures coercitives. Et si, actuellement, en raison de la multiplicité des maîtres, il m'est possible de lutter contre les exigences gouvernementales, il est à craindre qu'à mesure que la puissance

ESSAI

SUR

L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAU

Que l'on passe en revue les types d'agré-gations et de sociétés exposés plus haut dans leur morphologie et leur substance consécutives, on remarquera que le principe de tous les sociétés, de toutes les sociétés, repose sur la contrainte, si accommodante et si volontaire tendre-elle à s'établir. S'il y a obligation, il y a sanction. S'il y a obligation et sanction, il y a police, autorité et délégation d'autorité entre les mains des élus ou de ceux qui se sont élus, qu'on les affuble du nom de gendarmes, de patriarches ou d'arbitres : il y a hiérarchie sociale, gérance, ingérence des uns au dommage des autres, il y a gouvernement avec son cortège d'institutions offensives et défensives, avec son système de dogmes, de règlements et d'éducation privilégiés pour les uns, vexatoires ou accablants pour les autres, arbitraires par devers tous. Mais nous avons remonté aux origines du sociate et de la société... Le socialisme et le socialisme d'aujourd'hui ne sont que l'héritage du passé, du passé de la nature prolongé par la complicité passive de l'homme. Et la liquidation de ce passé se poursuit tous les jours dans l'aurore incessamment renouvelée de l'avenir.

Ceci entendu, répétons-nous que l'être humain réalisant de plus en plus l'espoir de l'individu abandonnera de plus en plus la part du sociate ? Répétons-nous que le milieu organique relâchant progressivement la cohésion de ses énergies disciplinaires élargira progressivement le règne de la société jusqu'à la tolérance de l'infiltration libertaire, jusqu'à la participation intégrale du sociate à la société, jusqu'à l'identification du sociate et de la société ?

Nous indiquons une direction, n'est-ce pas, non un but... Eh bien, au bout de ce double courant d'efforts, ceux de la société défensive, ceux du sociate offensif, lorsque le

Voir les numéros 48, 49, 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8 et 9 du Libertaire.

milieu social se trouvera assez amorphe pour que chaque sociate puisse l'incarner, que restera-t-il de la société ? Rien, ou une nuance de rien. Que sera alors le sociate ? Tout l'individu ou une approximation de tout l'individu.

Lors les relations et liens entre individus-société ne présenteront plus aucune analogie avec ceux que l'on conçoit aujourd'hui de sociate à sociate, mais se confondront avec ceux de société-individu à société-individu. La discipline sociétiste se sera donc réfugiée dans l'individu intégral ? La sujétion sociétiste se sera donc fondue dans la société infinitésimale ?... Eh oui ! la discipline sociétiste aura été l'école de la discipline individualiste ; la première discipline équilibrée, harmonisée, épurée, réduite à ses proportions incoercibles, aura été la puissance négative capable de la seconde, elle, positive ; la source amorphe capable de la morale de chacun.

Car l'individualisme, fût-il le plus libertaire, le plus généreux, le plus étendu, admet une discipline, une discipline volontaire, en tout cas subjective au possible, formulation générale de la constitution physique, émanation de l'ensemble des attributs psychiques, norme de conscience, d'intelligence et de sentiment, interprétation de la vie, chez l'individu. Le socialisme aura fait valoir l'opposition et le relief de l'individualisme. La société aura été le milieu logique indispensable à l'issue de l'individu. La discipline individualiste aura suscité le suprême avatar de la discipline cosmique en évolution.

Et d'ailleurs, considérons l'histoire disciplinaire du sociate. Celui-ci subit d'abord la loi mécanique de la nature inférieure, la discipline féroce de l'égoïsme animal, puis il connaît la discipline terrorisante de la théocratie doublée de l'arborescence, ensuite la discipline esclavagiste de la féodalité et de l'autocratie, enfin la discipline élective de l'oligarchie, de l'olochocratie ou de la démocratie ; il passera par la discipline égalitaire et quelque peu conventionnelle du communisme économique pour aboutir à la discipline spontanée de l'anarchisme et de l'individualisme libertaire.

On peut alors, par conséquent, que le socialisme ressort de l'exercice d'une loi na-

turelle et intransgressible, si l'on s'en tient à la lettre de cette loi et si l'on ne situe cet exercice que pendant un temps. Mais si l'on conçoit qu'une affirmation suppose la négation du point de départ, si l'on admet que la métamorphose de la chenille en papillon abolit la chenille, que la transformation du têtard en crapaud fait oublier le têtard, si l'on souscrit à l'esprit de l'évolution et consent à avouer qu'à un certain moment la société ne ressemble plus à elle-même, ni le sociate à lui-même, nous serons en droit de déclarer, ainsi que le porte l'épigramme de cette étude, que, quoique appartenant à la catégorie des choses sans commencement, partant sans fin rigoureuse, le sociate est un discipline sociétiste qui se désocialise progressivement et dont la désocialisation constitue l'individualisme. Proposition qui, poussée à l'extrême, impliquerait dans le cas de l'individualisme intégrale, la réalisation, la réduction du socialisme et de la société jusqu'à leur parfaite élimination.

Oui, la somme des énergies d'une même famille — le semblable et le contraire — demeurant constante et égale à l'unité, la somme des disciplines et des autonomies, des sociétismes et des individualismes, étant aussi constante et égale à l'unité, ces deux facteurs complémentaires présenteront une infinie diversité de proportions, de régimes, d'aspects, de dosages, de dispositions, de modalités. Il appert de cet éclaircissement que l'individualisme croît selon la décroissance du sociétisme, et réciproquement ; en d'autres termes plus imagés que l'individualisme se nourrit de désocialisation, comme le jour chasse la nuit !

Comme le jour chasse la nuit... En effet, rien ne traduit mieux la situation de l'homme angoissé par la nuit, qui voit poindre les premières lueurs frissonnantes de l'aube, puis assiste le cœur réchauffé, à l'ascension du soleil ; rien ne met davantage en évidence les clairs-obscur, les ombres, les ténèbres caves de la raison, de la conscience, de l'atavisme et de l'éducation barbares, que l'éclatante lumière du séjour atteint, que l'émotion radieuse de la justice, de la beauté, de la vérité conquises de haute lutte ou soudaines d'intuition. Dans l'être le moins accompli, oh ! qu'il est ainsi des coins et

des réduits qui ne sont point éclairés, qui ne sont point aérés !

La cellulologie montre les phases successives qu'a traversées la vie élémentaire, ses différenciations typiques, sa morphologie générale, sa coordination significative, de la plaste, de la monère, à la cellule du zoophyte, de la cellule d'algues à la cellule nerveuse et cérébrale, — car la cellule ne se prête pas à toutes les actions intérieures et extérieures ; elle opère de véritables sélections qui témoignent déjà de la personnalité naissante de ses fonctions. La science illuminée par la philosophie transformiste parviendra bien à pénétrer les arcanes du laboratoire de la nature organique et inorganique pour en arriver à l'analyse « physiologique » des oxydes et « psychologique » des cristalloïdes !

La sociologie opère dans un domaine bien plus vaste, — ah ! combien plus dangereux. Elle étudie l'évolution du sociétisme des groupes et de l'égotisme des sociates. La biologie est une micro-sociologie, elle en est l'antichambre ; elle opère dans le champ du microscope, elle interroge et compare l'individualisme des cellules parmi les feuillets germinatifs des tissus, des organes et des corps (1). Et la cellule va sans cesse s'affinant, se superposant, s'individualisant, préparant incessamment la voie à l'affinement, à la supriorisation, à l'individualisation spécifiques de l'homme, conjugaison ordonnée et synthèse de cellules spécifiques, pyramide tronquée toujours inachevée, à la base identique, mais dont l'accroissement procède en ascension vers l'accomplissement géométrique, vers le sommet !

(A suivre.)

(1) Généalogie des systèmes organiques chez les vertébrés : 1^o Système cutané et système digestif. 2^o Système nerveux et système musculaire. 3^o Système rénal. 4^o Système génital. 5^o Système du squelette. 6^o Système général.

Comme se plaît à le remarquer Jules Soury, la vieille âme de l'humanité n'est ni dans le sang ni dans le cœur, mais dans le ventre !

de l'état augmentera, que la concentration de l'autorité en une seule main opérera, il est à craindre que toute possibilité de rébellion disparaisse.

C'est donc le seul procédé logique, en même temps qu'une mesure préventive, que d'enrayer, par les moyens insurrectionnels, l'action envahissante de l'état. Car l'individu n'a pas à se défendre seulement contre les dangers présents mais encore contre les dangers à venir.

Entre deux évolutions ennemies, une seule solution s'impose : la révolution. Certes le moyen n'est pas libertaire. Mais est-il loisible à l'être mutilé de se libérer autrement que par la destruction, inévitablement violente, de l'ennemi de sa mutilation. Etre libertaire serait l'acceptation pacifique de tout ce qui est, la résignation chrétienne à l'aidé qui se maintient les arches.

Dans l'obligation de tuer ou d'être tué, l'individu, jaloux de sa conservation, tue. C'est le triomphe de l'instinct sur l'normal et criminelle passivité des hommes. Quand une puissance vise à vous absorber, la subordination est une faiblesse funeste. La violence détruit ; la douceur enracine le préjugé. La douceur n'est que l'acquis de la civilisation, du commerce des êtres entre eux. La violence spontanée de l'individu blessé est plus féconde en résultats que la mièvrerie des êtres débouillonnés.

La violence des foules, pour être plus compliquée que celle de l'individu, n'en reste pas moins la formule essentielle de toute transformation.

Si la foule est, en ce qui concerne la réussite d'une révolution, le facteur initial et indispensable, je ne pense pas que se doive attendre le jour problématique où la foule se haussera à la conscience suffisante pour que ne se puisse plus redouter une régression. Dans les jours de tourmente, où se transforment les sociétés, les foules ont toujours suivi l'impulsion qu'une élite leur donna. Ceci n'implique pas l'idée de supériorité et d'infériorité. Car, même composée d'êtres intelligents et hautains, une foule ne peut être autre chose qu'un élément bouleversant les forces qui s'imposent, susceptible de donner d'aucun douteux résultats qu'une foule composée d'êtres instinctifs et inéduqués.

Aux mains des hommes volontaires, la foule ne saurait être qu'un instrument. L'éduquer, est une œuvre noble et grande, mais combien ingrate : Que de solides énergies s'y sont usées !

Si nous bataillons pour notre joie ou par désir de conquérir le mieux-être, c'est bien. Si, au contraire, nous luttons pour l'éducation populaire, n'espérons pas trop le succès, ce sera plus sage. Vouloir instruire le peuple sans supprimer les conditions de vie qui s'opposent à cette réalisation, me semble puéril.

De plus les foules acceptent toute idée ayant reçu la consécration des faits. Tant qu'une idée demeure dans le domaine spéculatif, elle est considérée par les masses pusillanimes et paresseuses comme utopique ou redoutable. Entrée dans la voie des réalisations, elle acquiert, en les supplantant, la force des idées anciennes.

Impatients d'une époque, affranchissons-nous de suite — dans la mesure du possible — de toute servitude, de toute exploitation. Ce sera la plus profitable propagande pour la libération des masses.

Lorsque, débarrassés des puissances oppressives, il nous sera donné d'instaurer un monde plus soucieux de liberté, nulle raison n'interviendra pour inciter l'esclave libéré à réclamer ses anciennes chaînes.

Causerie ouvrière

Acquittement

L'acquittement prononcé par le jury de la Seine en faveur du *Manuel du Soldat* et de son auteur présumé, engage celui-ci à s'acquitter maintenant envers les amis et les sympathiques qui consentirent à remplir un rôle dans le dénouement de cette comédie juridique entreprise depuis un an sur les ordres du gouvernement, à la requête d'un de ses ministres, le général républicain André.

Fallait-il tant de bruit pour rien autour de cette humble brochure, et ne croirait-on pas que tous nos adversaires se sont entendus pour nous aider à faire notre propagande d'humanité et de raison, en nous donnant l'occasion d'une belle journée d'apostolat antimilitariste ?

A l'unanimité, le jury de la Seine apporta un verdict d'acquittement que souligna un tonnerre d'applaudissements.

On ne fit alors remarquer que je n'avais pas remercié le jury...

Pourquoi l'aurais-je remercié ?...

Ne lui ayant rien demandé, lui devais-je des remerciements ?

Il est vrai, cependant, que j'ai tout fait — ou presque — pour n'être pas la victime qu'il aurait, une fois de plus, servi à l'appât inassouissable de Thémis, la cruelle goulue, qui a coutume de se repaître avec jouissance de la proie facile qu'est le faible, le sans-défense, le pauvre, le timide !

Mais, si j'ai échappé, pour cette fois, à la Justice de mon doux pays, je le dois à d'autres encore qu'à ces jurés, bien qu'ils se soient montrés moins dégoutants qu'un général André ou qu'un baron Millerand.

C'est à la *solidarité syndicale* d'abord, que je dois d'être acquitté !

Bien que souvent adversaires dans nos discussions syndicales ; bien que n'ayant pas les mêmes idées, la même conception, ni la même tactique ou méthode d'action que certains de ceux qui furent ou qui sollicitèrent d'être mes co-accusés, je dois reconnaître que parmi le Comité fédéral des Bourses, des camarades de toutes écoles n'hésitèrent pas à se solidariser avec moi et à revendiquer leur part de responsabilité pour une œuvre de propagande commune faite en exécution d'une décision de congrès et dont le succès confirme la nécessité.

Je sais que les camarades n'accepteraient

pas de remerciements pour un acte qu'ils jugèrent logique et nécessaire. D'ailleurs, remerciant ceux-ci, ne serait-ce pas faire un reproche à d'autres qui tergiversèrent et, finalement, refusèrent de se solidariser avec moi aux premiers bruits de poursuites, invoquant pour cela différentes raisons. Aussi, n'ai-je de remerciements, ni reproches à adresser à qui que ce soit : chacun étant libre de ses actes. Je tiens seulement à proclamer ce qui fut, à mon sens, le principal facteur de mon acquittement.

Les déclarations si nettes, si précises, si catégoriques de quelques militants syndicalistes que je crus utiles de décaler de leurs occupations, contribuèrent largement à démolir l'accusation et à ébranler fortement la conviction qui pouvait avoir les jurés que l'accusé qui était devant eux devait nécessairement être l'unique coupable qu'il fallait châtier.

D'autre part, les déclarations, superbement dignes et honorables pour eux, qu'apportèrent à la barre les témoins parlementaires ou écrivains, contribuèrent aussi à l'éclat de cette journée de propagande, qu'on avait voulu étouffer d'un religieux silence dans toute la presse qui émarge.

C'est certainement à la notoriété de ces témoins que le public doit d'avoir été mis au courant de tout l'odieux d'un tel procès qui tendait surtout à affirmer par une condamnation sévère que la liberté de penser, d'écouter et de critiquer les institutions et les hommes de notre belle société, pouvait, à la rigueur, se tolérer, s'excuser, ne pas se réprimer envers certaines catégories d'individus, mais jamais lorsque cela émanait d'un simple, d'un ouvrier !

Enfin l'excellent avocat, maître Wilin, qui me défendit, le fit mieux que jamais. Très habile dans sa plaidoirie, par sa chaleureuse et persuasive éloquence, il sut arracher les dernières hésitations que pouvaient avoir encore les jurés. Il refit très énergiquement, bien mieux que le *Manuel*, le procès du militarisme, traduisant très bien nos sentiments syndicalistes et antimilitaristes. Les citations qu'il lut aux jurés furent on ne peut mieux choisies et firent sensation sur l'assistance entière aussi bien que sur les jurés et porteurs de robe présents. Tout le monde voulait posséder le *Manuel*. Les gardes eux-mêmes, ces professionnels de la caserne, nous en demandèrent.

C'est une affaire maintenant terminée ; c'est un excellent, un précieux précédent, qui ne fera pas mal pour les procès futurs de ce genre. Souhaitons que ceux-ci soient l'occasion d'une aussi bonne propagande et souhaitions encore... sans trop l'espérer, que des verdicts semblables les terminent !... Etre prisonnier pour délit d'opinion est beau ; mais échapper aux chats-fourrés et continuer la lutte en liberté vaut peut-être mieux !

La solidarité syndicale a sa réelle valeur !

G. Yvetot.

Le Théâtre

A PROPOS DU RETOUR DE JERUSALEM

La pièce nouvelle que le Gymnase vient de représenter a eu le don de soulever dans la presse nationaliste un enthousiasme auquel l'auteur ne s'attendait certainement pas.

Manger du Juif, quelle que soit la façon à laquelle on l'accorde, est toujours, pour les plumeux de la *Libre Parole*, un régal sans pareil, et Donnay mettant à la scène, non pas une race, mais l'esprit *semité*, toujours en quête d'affaires ou de privilèges, ne pouvait que servir la cause des Drumont et des Rochefort.

Pourtant, et cela résulte de l'analyse rigoureuse des personnages, l'auteur est resté certainement dans son rôle d'écrivain impartial, chacun d'eux étant jusqu'au bout lui-même, sans capitulation et sans faiblesse. De conclusion, il n'y en a pas. C'est la scission inévitable mais sans disparition, l'un restant avec son ancestral sentiment de solidarité envers les siens, l'autre avec l'hérédité qui l'attache à ce que sa jeunesse lui apprend à connaître et à aimer avec l'amour de ce qui l'environne et dont il jouit puisqu'il est riche, c'est-à-dire sa patrie.

C'est sur ce vaste thème que se déroule toute la pièce.

Trois personnages la dominent : Michel Aubier, Judith et Vowenberg. En eux se pose le problème des patries et des races en perpétuel conflit.

Lequel a raison ? Aucun ! La vie les domine et guide leurs actes. Certes, et Donnay l'a voulu ainsi, la Juive, de beaucoup, est la plus intéressante femme d'action, savante, possédant les défauts d'une amante et les qualités d'un diplomate, elle ne cède jamais complètement aux combinaisons d'anticambère, soutenant les siens jusqu'au bout, même contre le sien.

Michel est un sentimental. Il sait moins mais vibre plus facilement. Il a l'âme française comme dit une chanson de nos grands-pères. Son patriotisme n'est pas bien féroce, car au fond c'est un humanitaire ; mais les vieux souvenirs, une fleur qui s'ouvre, lui rappellent ce qu'on lui a dit sur la patrie et par l'impérieuse nécessité d'une discussion qui l'oblige à opposer les arguments à des théories, à prendre position pour ou contre, il exhale son amour du sol natal en tirades enflammées à la grande joie d'une salle en délire, venue pour l'acclamer comme nous allons au meeting entendre l'orateur de nos pensées.

Quant à Vowenberg, il remplit l'office de vengeur. C'est, modernisé, le traître des vieux mélos. Il est prétexte à conflits, descendant au plus profond de l'ignominie avec une désinvolture tranquille, tour à tour internationaliste, antimilitariste tout en sollicitant un mandat et un portefeuille, allant, en parfait goulé jusqu'à essayer de compromettre la maîtresse de son hôte.

La mauvaise foi ordinaire de la presse nationaliste et l'ignorance de la critique ont fait de ce Monsieur un anarchiste. Le procédé est grossier mais réussit toujours. La pensée de l'auteur seule prévaut et à aucun moment, hors la similitude des opinions émises sur l'armée et la patrie qui sont nôtres, le personnage ne se révèle anarchiste. Son idéal est celui-ci : arriver à ce point où l'on n'a plus à se défendre ; il veut être quelqu'un, le maître, et pour cela rien ne lui coûte, même la platitude.

Nous qui avons toujours combattu toutes les puissances, qu'elles soient juives, cléricales ou militaires, qui n'avons jamais sollicité de pouvoirs et mandats, qui voulons une humanité sans maîtres et par conséquent sans valets, nous disons, avec l'homme — qui écrivit la *Clairière*,

— Vowenberg n'est et ne peut être un anarchiste.

Il importait de remettre les choses au point et de rendre à Israël ce qui lui appartient. Ceci dit, passons à l'esprit de la pièce. Ce que Donnay a voulu démontrer en écrivant le *Retour de Jérusalem*, c'est le danger social que présente le sémitisme au point de vue économique. Il a pris soin d'écartier avant tout les à-côtés qui seraient matière à discussions stériles. Il ne veut voir que le Juif accapareur, faisant de la politique peut-être pour servir ses intérêts, mais surtout pour avoir la main-mise sur les individus, faisant du commerce non en producteur mais en intermédiaire qui ne risque rien des désastres naturels et empêche tous bénéfices, créant de l'art non pour les pures joies de la beauté mais pour la mode et la vente facile qui en découle.

Le point de vue auquel il se place tout en étant des plus intéressants, est pour nous trop exclusif.

Le Juif, comme le prêtre, comme le soldat, forme une secte qui dépend des intérêts et des privilèges que l'imbécillité humaine a su lui laisser prendre et les luttes passagères qu'ils se livrent entre eux pour avoir la prépondérance sur l'humanité ne peuvent que nous amuser.

Que l'un ou l'autre triomphe, nous serons toujours pour eux l'ennemi jusqu'au jour où la raison, enfin triomphante, libérera l'homme de ces parasites qui vivent sur sa peau.

C'est cette conclusion grandiose qu'un jour, prochain, Donnay mettra à la scène, conclusion obligée du *Retour de Jérusalem*.

P. B.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LIVRES ET REVUES

UNE FILLE AU VATICAN

Une fille au Vatican, ce roman de Gustave Tillié, est plein d'excellentes intentions. L'héroïne, Emilienne des Sablons, est jetée à la prostitution par le mysticisme outrancier de son entourage. Abandonnée par Paul Desandières, qu'elle aimait et qui s'est fait prêtre pour obéir à ses parents ; par son père et par sa mère, qui, à la suite d'événements romanesques, se sont réfugiés, l'un dans les ordres, l'autre au couvent, Emilienne tente en vain de reconstruire le foyer détruit, et au secrétaire de l'archevêché, à la Nonciature au Vatican, où elle demande l'annulation des vœux abominables, elle ne recueille que de vagues espérances et d'ignominieuses caresses.

La donnée de cette histoire n'est peut-être pas des plus solides : rien ne démontre que l'Eglise n'aurait pas annulé de droit les vœux de M. et de Mme des Sablons, prononcés ou accomplis à la faveur d'un apparent veuvage. L'aventure de Mme des Sablons enlevée par des pirates est bien archaïque et artificielle.

Quant à la langue, elle est assez incertaine et souvent dépourvue d'harmonie et de relief, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que les gens d'Eglise ne soient pas capables des vilénies qu'on leur voit commettre au cours du livre.

L'Education intégrale, n° 3 : Causerie amicale, les langues systématiques, la Croissance, etc. Mouvement : 2 fr. par an. C. Papillon, 5 passage du Surlin.

Revue sociale des travailleurs du livre, n° 22 : Première étape ; Petites tartines, Loursier ; Besogne fédérale, P. Liégerot, etc.

Revue de l'art pour tous, n° 5 : Hommage à Berlioz, Alfred Bruman ; Berlioz à Montmartre, J. -G. Prud'homme ; Un siècle d'art, Amédée Catonné.

A lire. *L'Envers d'une médaille*, Journal du 28 décembre, sous la signature du docteur Toulouse.

L'Almanach du Progrès du Havre vient de paraître. Il contient de nombreuses illustrations de Agar, Augrand, Couturier, Cros, Heidbrink, Hénault, Hermann Paul, Jehannet, Jourdain, Lebasque, Signac, Steinlen, Valioton, etc. Articles, variétés, chansons, poésies, etc. de Harriot, V. Heuré, Paul Lafargue, Xavier Privas, etc., etc.

Prix 0 fr. 30 ; par poste 0 fr. 40. *Progrès du Havre*, le Havre.

L'Insurgé édite des affiches de propagande format raisin (0,50, 0,65). Prix : timbrées pour la Belgique, 0,45, non timbrées (étranger), 0,07 l'exemplaire.

Adresser les demandes à M. Thonar, 41, rue des Glacis.

L'abonnement à L'Insurgé : Belgique et étranger, trois mois, 1,25 ; six mois, 2,50.

AGITATION

AMIENS. — La municipalité d'Amiens a, il y a quinze jours, pris une décision supprimant, « sans indemnité », les bureaux de placement de la ville. Mais, pour que cette décision soit réellement acquiescée, il faut le visa de la préfecture de la Somme, qui fera en sorte d'apposer son veto à cette chose raisonnable.

Aussi, les ouvriers boulangers s'étaient mis en grève la semaine dernière.

L'agitation a vite acquis un caractère aigu ; de superbes manifestations ont été organisées dans les rues et les travailleurs n'ont pas négligé le sabotage.

Le Syndicat des ouvriers boulangers a fait une proposition on ne peut plus censée aux patrons : il leur a démontré qu'ils ont tout avantage à venir demander les ouvriers dont ils ont besoin à un bureau syndical, ouvert spécialement, et où, comme de juste, le placement serait absolument gratuit.

Les patrons ont d'abord rechigné ; mais, devant l'accentuation du mouvement, devant les manifestations, et influencés par la crainte du sabotage, nombre d'entre eux ont signé l'engagement de s'adresser désormais au bureau syndical.

BEZIERS. — A Sérignan et à Nézignan-l'Évêque, villages des environs de Béziers, des syndicats d'ouvriers paysans s'étaient formés comme dans beaucoup d'autres villages, qui s'étaient ensuite reliés par le lien de la jeune Fédération agricole du Midi. Relais tout à coup par l'éducation syndicale sur leur triste misère, sur leurs droits légitimes et sur leurs forces réelles, les travailleurs paysans de ces deux communes se décidèrent un beau jour à ne plus vouloir travailler 7 heures par jour pour un sa-

laire de famine de 2 francs, et demandèrent à leurs exploités propriétaires un salaire de 2 fr. 50 pour 6 heures de travail. Ceux-ci, naturellement, refusèrent ; mais nos braves paysans ne reculeront pas et se mirent en grève.

Pres de mille travailleurs cessèrent le travail à Nézignan et à Sérignan, où la grève fut « générale ». Le mouvement, soutenu par la Fédération, menaçait de s'étendre à d'autres communes, et peut-être à toute la région, et, ce qui est surtout à retenir dans ce bel acte de révolte paysanne, c'est que les ouvriers étrangers, italiens et espagnols, assez nombreux dans ces contrées, suivirent leurs camarades français avec un ensemble et un enthousiasme remarquables.

Le mouvement était trop sérieux et trop conscient pour que les patrons résistassent longtemps. Au bout de 48 heures, ils cédaient tous et les travailleurs obtenaient ce qu'ils demandaient : 2 fr. 50 par jour pour 6 h. de travail, soit une augmentation de salaire de 50 centimes et une réduction de travail d'une heure par jour.

Cette semaine, les journaux annoncent que les travailleurs agricoles de Béziers et des environs viennent de se mettre en grève au nombre de deux mille. Ils réclament trois francs par jour.

LE HAVRE. — Mécontent de n'avoir pu faire des siennes au Havre, le renégat Biétry intente un procès aux journaux le « Progrès » et la « Démocratie Havraise ».

Que ces organes, dans la personne de leurs rédacteurs et gérants, soient condamnés à la requête du jaune Biétry, cela ne fera pas que ce monsieur ne soit un traître à la classe ouvrière.

Naguère, s'étiquetant socialiste, il fit assez de tapage lors d'une grève à Badeville. Il réussit alors à se tailler une petite réclame dont il profita, sans doute, pour se faire payer bien cher par les patrons auxquels il s'est vendu.

Quand viendra le procès devant le tribunal, les ouvriers du Havre s'en paieront une bosse. Et ça ne fera pas plus blanche la conscience du Biétry en question.

LOMBEZ (Gers). — On parle beaucoup dans notre région d'un galant curé, marchand de chevaux à ses heures, qui initierait, tout en collaborant à la « Croix », de jeunes œuvres aux beautés du cheval.

Chacun, d'ailleurs, fait ce qu'il peut dans la vie ; et nous ne verrions nullement à redire aux leçons d'équitation du saint homme si le diable, mais dans son intérêt les gens qui ne comptent pas dans ses sales bénéfices.

LYON. — *Saloperie policière*. — La semaine dernière le tribunal correctionnel a condamné le camarade Aimé Couturier à 15 jours de prison, le camarade H. Fabre à un mois de la même peine. Ce qu'il y a eu de particulièrement odieux dans ces poursuites pour « provocation à l'attribution » à l'occasion de la démonstration gréviste du 23 décembre, c'est l'animosité déployée par la crapulerie policière vis-à-vis de ces camarades. Dépôts mensongers de la brigade spéciale ; renseignements de police tellement odieux que le procureur et le président de la correctionnelle ont été obligés de déclarer qu'ils n'en tiendraient pas compte.

Ces camarades sont sortis, profitant de l'amnistie. Mais Fabre qui a été ignominieusement outragé par la note de police — Accusé inavouables — n'amnistie pas et demandera jusqu'à complète satisfaction le nom du gredin qui l'a si gratuitement et si lâchement calomnié.

MONTPELLIER. — Les lecteurs du « Libéraire » se rappellent qu'au cours de la manifestation du 5 décembre, contre les bureaux de placement, 8 arrestations avaient été opérées. Le 31 décembre, sept camarades ont été jugés par le tribunal correctionnel pour outrages et rébellion. Ils ont été condamnés à des peines variant entre huit jours et deux mois de prison.

L'affaire avait attiré un public des plus nombreux. Les accusés n'avaient fait citer aucun témoin, ni pris d'avocat, préférant se défendre eux-mêmes.

Les policiers sont venus réciter leur petite leçon. Les magistrats, aussi, furent d'un parti pris révoltant. Ils se firent huer par le public. Il faut dire aussi qu'ils avaient des mots à faire s'insurger les plus pacifiques. Le président, un sieur Boyer, répliqua à un accusé qui affirmait son droit de manifester contre les bureaux de placement, qu'avant tout existaient les « droits des agents ! » Après cela on peut tirer l'échelle. Les travailleurs voient ainsi ce que vaut la magistrature. Il en sera ainsi d'ailleurs, tant que subsistera la société capitaliste.

ALGER. — Les antijuifs sont de bons drilles. Ils ont, à ce qu'il semble, juré de nous faire mourir... de rire.

Dernièrement, c'était Guérin, qui, de sa prison faisait à Drumont, le pape des Chapeaux Gris, des reproches violents. Peu de temps après, M. Mallebay, encensant Drumont, exécutait dans son journal, M. Maxime Milano. Et M. Milano le lui rendait bien. Aujourd'hui, M. Jeandet, qui était le dernier soutien de M. Milano, exécute, à son tour, le fondateur de l'*Antijuif*.

Le Capucin de Mustapha est cause de tout le mal, si l'on en croit M. Jeandet. Et aussi, il y a Barba-Faroudja qui a mis le « parti » antijuif en désordre. Tout cela pour une écharpe tricolore et quelques louis mensuels... On conviendra que la question est grave, pour les électeurs antisémites.

Nous savons bien qu'un jour la désagrégation de ce qu'ils appellent le « parti » antijuif s'effectuerait. Ce jour-là est arrivé. Regardons et marquons les coups.

HOLLANDE

En rentrant d'un congé, un soldat de la garnison d'Amsterdam a refusé, pour des motifs de conscience, d'endosser l'habit militaire, et a été condamné par le conseil de guerre de Harlem à trois mois de prison.

Cette condamnation a donné lieu à des manifestations antimilitaristes.

Des comités se sont formés dans différentes villes pour défendre la cause du « martyr chrétien », et organiser des meetings de protestation. Des brochures aux titres sensationnels ont été répandues par milliers.

Dans une lettre ouverte au docteur Kuiper, le professeur van Rees, le fondateur de la colonie libertaire de Blaricum rappelle au chef du gouvernement actuel qu'il a lui-même écrit jadis que l'autorité doit s'incliner devant un cas de conscience et ne jamais imposer par la force le serment, le service militaire, la fréquentation de l'école, la vaccination, ou quoi que ce soit de semblable.

Les journaux ont longuement discuté le cas et suggéré diverses solutions. L'organe des chrétiens historiques propose que le soldat réfractaire soit versé dans le corps des infirmiers. Le journal d'Amheim constate que les cas de ce genre vont en augmentant et réclame un règlement qui concilie les droits de la conscience individuelle avec les intérêts de la défense nationale.

SUISSE

La frousse. — La peur qui déforme pour les gens craintifs les objets les plus ordinaires jusqu'à les rendre aussi effrayants et fantastiques que les animaux apocalyptiques, la peur à complètement bouleversé la cervelle de nos bourgeois. Notre mouvement se présente, à leurs yeux, sous une apparence formidable.

« Oui, disait récemment, M. le conseiller administratif, les anarchistes de tous les pays se sont concertés et ont choisi pour champ d'expériences notre tranquille petite cité. Spéculant sur notre faiblesse politique, ils sont venus de tous les coins du globe pour essayer de mettre ici en pratique leurs malfaisantes théories. C'est mon opinion, c'est celle de mes amis, de mon parti, de tous les gens bien pensants. »

Nous ferons simplement remarquer à M. le conseiller que les expulsions nombreuses des dernières années doivent avoir sensiblement diminué le nombre des délégués anarchistes chargés d'expérimenter sur le sol genevois et que, si comme le supposent nos bourgeois, le feu est à la galère, nous sommes assez nombreux, nous, suisses, pour propager l'incendie.

ESPAGNE

A Barcelone, les marins en grève se remuent de plus en plus. L'activité maritime est complètement suspendue.

Le nombre des grévistes s'élève, dit-on à quatorze mille. Ils ont l'intention de profiter du mouvement actuel pour grouper en fédération tous les ouvriers maritimes d'Espagne.

RUSSIE

Tous les journaux russes de Saint-Petersbourg narrent que des troubles ont éclaté à Jekaterinbourg. On dit bien qu'ils ont éclaté sur les chantiers de la « Société russe », mais on ne dit pas pourquoi. Ce qu'on n'oublie pas de raconter, c'est que des troupes ont été envoyées sur les lieux.

Pour les exilés sibériens. — L'édifice que le despotisme russe a construit sur l'ignorance du peuple est fortement battu en brèche par des étudiants, quelques rares professeurs et quelques écrivains.

Mais les arrestations s'opèrent par centaines. Les policiers s'introduisent, surtout la nuit, dans les demeures, s'emparent des pères et des mères empressés leurs poches de butin, violent les jeunes filles et les fillettes, qu'ils affilient ensuite au personnel d'une maison publique. Et on ne reçoit plus jamais ces malheureux.

Le monstre Nicolas, féroce et habile, choisit aussi ses victimes parmi les juifs, qu'il supplicie pour détourner le peuple de la lumière ; exemple, les massacres de Kichineff, et tant d'autres moins connus. Mais la pensée est immortelle ; il ne parviendra pas à l'éteindre.

Is le savent bien, les étudiants qui s'en font les interprètes, malgré leur famille, en dépit des déportations, aux dépens de leur vie et de leur fortune. C'est par trois ou quatre cents qu'on arrête les fauteurs de manifestations universitaires.

Ouvriers, étudiants, femmes, enfants, jeunes gens de dix-sept ans, sont enfoncés dans des cachots privés de lumière où les geôliers les mettent à la torture. Les vœux et les protestations sont stériles ; il faut quelque chose de plus effectif. Voilà l'appel que vous jettent les exilés du fond de leur bague sibérienne.

Si nous étions des hommes, quand il y a quelque temps, on expulsait de la Suisse deux Russes sous prétexte d'anarchie, le peuple suisse, en revanche, aurait expulsé les mouches de police. Si nous étions des hommes, à la perquisition qui firent à Berlin les policiers allemands au domicile de M. Ofruve, rédacteur d'un journal russe, le peuple russe aurait trépané par une

perquisition dans les antres du gouvernement.

— N'oubliez pas les étreintes des exilés sibériens : livres français, autant que possible permis en Russie ; et quelque argent pour leur acheter des vêtements de laine etc.

Faire les envois à la rédaction de l'Osvobozhdenie chez Dietz, à Stuttgart, Furtbuchsstrasse, 12, (Allemagne).

SAINT-PETERSBOURG. — A la suite des troubles qui ont éclaté dans tous les milieux universitaires, de nombreuses mesures policières ont été prises par le tsar paternel (oh ! combien !)

C'est ainsi que le professeur Amichoff, de l'Institut Supérieur des jeunes filles de Saint-Petersbourg vient d'être arrêté sous l'inculpation ordinaire d'affiliation aux nihilistes. L'éminent savant a été écroué à la forteresse St-Pierre et St-Paul.

Il y a des chances pour qu'on n'en entende plus jamais parler. La police russe est excessivement discrète !..

DANEMARK

COPENHAGUE. — Le Folkething a adopté à l'unanimité un projet de loi réformant le système électoral des communes et accordant le droit de vote aux femmes mariées.

On ne sait pas si la politique en deviendra plus claire ; il faut attendre, cela permettra toujours de contempler à la tribune d'autres visages que ceux de Méline et consorts. C'est déjà un progrès notable.

TOURNEE LOUISE MICHEL-GIRAULT

Les camarades, groupes, syndicats, bourses du travail ou U. P. des villes de province où doivent passer nos camarades Louise Michel et Girault sont priés de leur faire connaître leur intention le plus tôt possible. Voici de nouveau l'itinéraire de la tournée :

Février. — Calais, Lens, Amiens, Creil, St-Denis, Montreuil, Compiègne, Troyes, Chaumont, Dijon, Chalon-sur-Saône, Lons-le-Saunier, Morez, St-Claude, Yonnax, Bellegarde, Lyon, La Tour-du-Pin, Voiron, Grenoble, Romans, Valence, Orange, Avignon, Châteaurenard, Marseilles.

Mars. — Aubagne, Toulon, La Seyne, Draguignan, Nice, Menton, la Corse, l'Algérie, Arles, Beaucaire, Nîmes, Vauvert, Lunel, Montpellier, Cette.

Avril. — Mèze, Pézenas, Béziers, Courson, Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Tarbes, Pau, Le Bouc u. Bordeaux, Agen, Montauban, Cahors, Brive, Périgueux, Angoulême, Cognac, Saintes, Rochefort, La Rochelle, Niort, Poitiers, Châtelleraul, Tours, Paris.

Louise Michel traitera *Prise de possession* et Girault *Vers la Cité meilleure*, par la grève générale et l'action directe.

Pour toute l'organisation, s'adresser au camarade E. Girault, bureau de l'Homme Libre 13 rue du Montparnasse, Paris.

COMMUNICATIONS

COURS DE DECLAMATION. — Tous les mardis et vendredis matin, sur la scène du théâtre Vivienne, cours de déclamation (préparatoire aux examens du Conservatoire), dirigé par M. Albert Delafosse.

Les auditeurs y sont admis gratuitement.

Bibliothèque communiste du XIX^e arrondissement. — Réunion du groupe samedi 9 janvier, à 9 heures soir, au nouveau local du restaurant coopératif de la « Famille Nouvelle », 171, boulevard de la Villette, angle de la rue Château-Landon.

Les Causeries populaires des X^e et XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Samedi 9 janvier, causerie sociologique ; mercredi 13 janvier, causerie par J. Albert sur l'énergie électrique.

Les Iconoclastes de Montmartre, 18, rue Custine, 65, rue Clignancourt. — Lundi 11 janvier 1904. — Lectures et communications diverses.

L'Aube sociale, 35, rue Gauthier (dans l'avenue de Cligny). — Vendredi 8 janvier, docteur Padzershic, de l'Institut Pasteur : La physique de l'Amour ; mercredi 13 janvier, réunion du conseil d'administration ; vendredi 15 janvier, Henri Marchal : Le Faust de Goethe.

L'Action Théâtrale. — Répétition Vendredi, 7^e rue Moufflard. Salle de l'U. P. pianiste, orchestre et mandolinistes à la disposition des groupes et pour concert ou bal.

Envoyer la correspondance au camarade Sarradin, 11 impasse Cour-de-Vey, Paris.

En vente à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau, Paris, la brochure *Les Bases du Syndicalisme*, par Emile Pouget.

L'exemplaire 0 fr. 10. Le cent 7 francs. La maison Léon Hayard, 8, rue du Croissant, à Paris, vient de lancer un placard de chansons sociales intitulé : *Les Chants du Peuple*. Ce placard contient, outre des œuvres de Montéhus, quelques chansons de Pottier, S. Faure, Pierre Dupont, etc.

L'exemplaire 0 fr. 10.

L'Education libre du III^e, 26, rue Chapon. — Dimanche 10 janvier, soirée familiale au bénéfice de la propagande, salle Jules, 6, boulevard Magenta, à 8 h. 1/2 du soir. Conférence par Paraf-Javal sur la *Fausse route et la bonne*. Partie concert avec les concours des camarades de la *Marianne*, de la *Muse-Rouge* et du groupe des poètes-chansonniers révolutionnaires. Tombola gratuite, nombreux lots. Vestiaire 0 fr. 30. — Entrée facultative des compagnes et des enfants.

La Coopérative communiste, 68, rue François-Miron (dans la cour à droite, à l'entresol). —

Tous les jeudis, causerie par un camarade. Le jeudi et le samedi commandes et distribution des produits. Adhésions, souscriptions. Métropolitain : station Saint-Paul.

CHOISY-LE-ROI. — L'Education mutuelle, 32, rue de Seine. — Georges Eug. Renard : Les principales erreurs marxistes, au jour habituel, à 8 h. 1/2 du soir.

Tourcoing. — Les camarades de Tourcoing et des environs sont priés de prendre bonne note de l'avis suivant.

La causerie que devait faire un camarade dimanche, 10 janvier, aux Temps nouveaux, est remise au dimanche 17, à 5 heures.

LYON. — Groupe Germinal. — Le groupe donnera dimanche, 10 janvier, à 8 heures du soir, salle Chamard, café de l'Isère, 26, rue Paul-Bert, une soirée familiale privée. Causerie sur le mouvement anarchiste par H. Fabre. Chants et poésies par des camarades. Le groupe invite tous les camarades de n'importe quelle région à lui faire parvenir des adresses pour son service de journaux. Expéditions de la semaine dernière : 100 Temps Nouveaux. Cette semaine : 95 Libéraire, 25 Temps Nouveaux. Adresser les correspondances au secrétaire, café de l'Isère, 26, rue Paul Bert.

LILLE. — Les libéraires de Lille et des environs sont invités à se trouver au siège de leurs réunions habituelles, rue du Bourdeau, 13, le samedi 9 janvier, et principalement le 16 janvier. Communications importantes. Fédération des groupes de quartier. Causerie par un camarade.

MARSEILLE. — Le Milieu libre de Provence. — Le local habituel étant définitivement affecté à notre groupe, tous les camarades sont informés que nos réunions ont lieu tous les dimanches à 5 heures précises. Dimanche 10 janvier, rapport du camarade Berrier, trésorier, au sujet de la gestion financière de 1903. Distribution du bulletin de décembre. Jeudi 14 janvier, causerie par divers camarades sur le communisme expérimental. Pour tout ce qui concerne le Milieu libre de Provence, écrire rue d'Aubagne, 11 (Marseille).

Reçu pour la Colonie d'Aiglemont (Ardennes) :

Liste Mme de Saint-Rémy, à Toulon.....	5 50
— Comont, à Garches.....	7 »
— Charlet, à Dornignies.....	3 50
— Melchior, à Courmayeur.....	5 »
— Servère, à Capendu.....	3 »
— Koriuel, à Lorient.....	11 »
C.A. Laisant, à Paris.....	5 »
Ch. Laisant, à Paris.....	5 »
Alb. Laisant, à Paris.....	5 »
Saudin, à Bizerte.....	6 »
Dumoyer, à Paris.....	1 »
Adnet, à Paris.....	1 »
Total.....	Fr. 58 »

Merci à tous (Les Colons d'Aiglemont).

En Vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à Louis Mahla, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nattlau)	0 10	0 15
Communisme et anarchie (P. Kropotkine)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 35
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0 15
La Substance Universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution par Michel Zévaco : Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J. B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard. La livraison	0 10	0 15
Leurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Pacte (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Marchand-Fachard (L. Guétand)	0 25	0 30
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkine)	0 15	0 20
Machinisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le Paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Ghaughi)	0 10	0 15
L'Art et la société (Ch. Albert)	0 15	0 20
L'Education libérale (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Etévant (L')	0 10	0 15
Grève générale (par les Etudiants)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 75	0 90
Auguste Rodin, statuaire (Veidoux)	0 25	0 30
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps nouveaux (Kropotkine)	0 25	0 30
Pages d'histoires (Tcherkesof)	0 25	0 30
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkine)	1 00	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Eléments de science sociale (La Pavreté, la Prostitution, le Célibat)	3 00	3 50
Du Rêve à l'Action, poésies par H. E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.	4 »	4 60
En Révolte, poésies, par Antoine Nicolas, préface de Charles Malato	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	1 75	2 25
Paroles d'un révolté (P. Kropotkine)	1 25	1 75
La Grève générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
La « Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault)	0 20	0 25
La Femme dans le U. P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
La période électorale (Malatesta)	0 10	0 15
L'Immortalité du mariage (Chaughi)	0 10	0 15

Causeries libéraires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Ellizbacher)	3 »	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3 »	3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3 »
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) couverture de Steinlein	2 »	2 90
En Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1 00
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot	0 20	0 30
Véhicementement (poésies) (A. Veidoux)	1 »	1 60
La Chose filiale (5 actes en prose), (A. Veidoux)	1 50	2 »
Guerre et militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 »	0 15
Certes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

ouvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3 »	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3 »	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle)	3 »	3 50
L'Enfermé (Gustave Geffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3 »	3 50
L'armée contre la nation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Les prétriciens et la congrégation (Urbain Gohier)	3 »	3 50
A bas la caserne ! (Urbain Gohier)	3 »	3 50
Le peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier)	2 »	3 50
La Guerre économique (Paul Louis)	3 »	3 50
Histoire du socialisme français (Paul Louis)	3 »	3 50
Le Temple enseveli (M. Maeterlink)	3 »	3 50
La Vie des abeilles (M. Maeterlink)	3 »	3 50
La Sagesse et la Destinée (M. Maeterlink)	3 »	3 50
La Chanson des gueux (Jean Richepin)	3 »	3 50
Les Blasphèmes (Jean Richepin)	3 »	3 50
Bilatéral (J. H. Rosny)	3 »	3 50
Les Réfractaires (Jules Vallès)	3 »	3 50
Jacques Vingtras. L'Enfant (Jules Vallès). Le Bachelier	3 »	3 50
— L'Insurgé	3 »	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola)	3 »	3 50
20 vol. chaque	3 »	3 50
Les Trois Villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque	3 »	3 50
Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola).	3 »	3 50
3 vol. chaque	3 »	3 50
Sous le Sabre (Jean Ajalbert)	3 »	3 50
Souvenirs d'un évadé de Nouméa (Ach. Ballière)	3 »	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert)	3 »	3 50
Œuvres sociales de Channing (trad. intr. de Ed. Laboulaye)	3 »	3 50
Théories sociales et politiques (Ern. Charles)	3 »	3 50

Praticiens politiques (1870-1899) (Ern. Charles)	3 »	3 50
Le Clericalisme de 1789 à 1870 (Ern. Charles)	3 »	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau)	3 »	3 50
Les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, (Confucius et Mencius), trad. par Paul Thier	3 »	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon)	3 »	3 50
Sous le burnous (Hector France)	3 »	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Ame de demain (Eug. Fournière)	3 »	3 50
L'Artifice nationaliste (Eug. Fournière)	3 »	3 50
La Prostitution (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Police (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Traite des Vierges (Yves Guyot)	3 »	3 50
La Comédie socialiste (Yves Guyot)	3 »	3 50
Le Bilan social et politique de l'Eglise (Yves Guyot)	3 »	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues)	3 »	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne)	3 »	3 50
Urbain Grandier et les possédés de Loudun (Dr Legu)	3 »	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski	3 »	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre)	3 »	3 50
L'Ame nue, poèmes (Edmond Haraucourt)	3 »	3 50
Les Caractères de Labryère (accompagnés des Caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre	3 »	3 50
Œuvres de Rabelais, édit. P. L. Jacob	3 »	3 50
Les Lois sacrées de 1893-1894 (Fr. de Pressencé, un juriste, et Emile Pouget)	0 25	0 30

THEATRE

Ces Messieurs (G. Ancey. Comédie en 5 actes (interdit)	3 »	3 50
Le Fardieu de la liberté (Tristan Bernard). Comédie en 1 acte	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Delcaves et Maurice Donnay) (cinq actes)	3 »	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes	1 80	2 »
Les Tisserands (Gerhardt Hauptmann trad. de Jean Thorel ; drame en 5 actes	3 50	4 »
Les Mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes	1 80	2 »
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes	3 »	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte	0 90	1 »
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte	0 90	1 »
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes	1 70	2 »
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau) pièce en 1 acte	1 75	2 »
Jacques Dainour (Léon Hennique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte	0 90	1 »
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte	0 90	1 »
Thérèse Raquin (Em. Zola), 4 actes	1 80	2 »

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Œuvres de Fréd. Nietzsche : Pages choisies, publiées par Henri Albert, portrait gravé par J. Ty-laire	3 »	3 50
Humain, trop humain (1 ^{re} partie), trad. par A. M. Desrousseaux	3 »	3 50
Le Voyageur et son Ombre (2 ^e partie de Humain trop Humain (tr. H. Albert)	3 »	3 50
Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert)	3 »	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert)	3 »	3 50

La Généalogie de la morale (de)	3 »	3 50
Par delà le Bien et le Mal (trad. Weisskopf et G. Art)	7 »	7 60
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50	6 »	6 60
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3 »	3 50
La Morale de Nietzsche (P. Lasserre)	3 »	3 50
L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient (Archag-Tchobanton), introduction d'Anatole France	1 »	1 20
Le Trésor des Humbles (Maurice Materick)	3 »	3 50
Les Massacres d'Arménie	3 »	3 50
La Fiction universelle (J. de Gauthier)	3 »	3 50
Dans les bas fonds (Maxime Gorki)	3 »	3 50
Les Vagabonds (Maxime Gorki)	3 »	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les Forces tumultueuses (E. Verhaeren)	3 »	3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkine)	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave)	2 75	3 25
La Société future (Grave)	2 75	3 25
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 25
La Grande famille (Grave)	2 75	3